

Traduire, c'est selon

Miguel Ángel VEGA

Textos clásicos de teoría de la traducción

Ediciones Cátedra, Madrid, 1994

Miguel Ángel Vega, universitaire madrilène bien connu des traducteurs français puisqu'il fréquente assidûment les Assises de la traduction littéraire en Arles, publie un ouvrage dont on recommande la lecture à tous ceux qui savent lire l'espagnol et s'intéressent de près ou de loin à ce que Borges a toujours tenu à appeler l'art de la traduction, malgré l'invasion d'une terminologie empruntée aux sciences humaines qui prétend, avec plus ou moins de bonheur, codifier une pratique qui appartient, comme tous les traducteurs le savent, au domaine de l'aléatoire.

Cet ouvrage est intitulé *Textos clásicos de teoría de la traducción*, mais son propos dépasse largement le cadre d'une anthologie. Car, outre les textes recensés qui vont de Cicéron à Meschonnic, autrement dit qui couvrent toute l'histoire de l'Occident, il propose une importante préface sur le corpus retenu, une présentation des auteurs, une solide bibliographie et, enfin, un tableau synoptique de l'histoire de la traduction depuis la Renaissance où figurent pour l'espagnol et le portugais, parmi les modernes, Roger Caillois, traducteur contesté et contestable de Borges, mais aussi Laure Bataillon, Jacques Thiériot et Claude Bleton sans qui les œuvres de Cortázar, de Clarice Lispector et de Torrente Ballester – on me permettra d'ajouter celle de l'admirable Álvaro Cunqueiro – n'auraient jamais eu l'audience qu'elles ont connue en France.

Dans la préface de ce livre, placée sous le signe de saint Jérôme, Miguel Ángel Vega rappelle que Valéry Larbaud avait en son temps souligné la nécessité d'un tel ouvrage, sans pouvoir lui-même s'atteler à la tâche, peut-être par manque de temps ou faute d'éditeur. Vega a eu plus de chance, encore qu'il ne cesse d'incriminer les institutions espagnoles pour le peu

d'intérêt qu'elles accordent à la pratique de la traduction, même si l'Espagne est un pays où l'on traduit beaucoup et qui jouit d'une tradition respectable en la matière – il suffit de rappeler le rôle de l'école de Tolède.

Au fil des pages, on découvre vite les principes qui ont présidé à cette anthologie et qui n'ont rien de mystérieux puisqu'ils sont explicités dans la préface : ont été retenus les textes qui réfléchissent (en quelque sorte herméneutiques) sur la pratique de la traduction au détriment de ceux qui se contentent de la décrire, moyennant quoi – il en va ainsi de toutes les anthologies – l'absence des absents crie beaucoup plus fort que la présence des présents, comme dans les classes de lycée lorsque les élèves qui chahutent tombent malades. Comment justifier l'absence d'Antoine Berman, ou celle de Jorge Luis Borges, grand écrivain, grand traducteur, qui en quelques pages sur les traductions de la Bible ou des *Mille et une nuits* s'est hissé au sommet de la réflexion sur la traduction, toutes époques confondues, et cela parce qu'il connaissait de près le travail du traducteur, savait l'évaluer, l'honorait, honorait l'autre, contrairement à ce que des positions politiques stupides en fin de carrière ont pu laisser croire ?

Si l'histoire de la traduction suit en gros l'évolution de la pensée occidentale (elle se laïcise peu à peu, et se laisse gagner par les courants positivistes et scientistes, dont les effets seront plutôt positifs ; en effet, tout le système de valeurs change à partir du moment où la linguistique établit l'équivalence ontologique des langues), les problèmes de fond sont toujours les mêmes, d'où une impression de répétition à l'infini : « liberté/fidélité, adaptation/traduction, imitation/version... *historia magistra vitae* », dit *in fine* Miguel Ángel Vega.

On a beau réfléchir sur la pratique de la traduction, les résultats n'en demeurent pas moins décevants pour qui se livre à son exercice. En effet, on ne répond jamais ou très rarement aux problèmes que le traducteur se pose ou que le texte lui pose. Parce que le traducteur ne se contente pas de mettre en jeu des systèmes linguistiques différents, des rhétoriques différentes, mais tout un imaginaire que sa conscience ou son inconscience filtre avant de donner à lire un texte pour lequel il a opté sans trop savoir pourquoi parmi mille autres possibles. Pourquoi traduisez-vous ? Comment traduisez-vous ? Deux questions aussi vaines que celle qu'on pose rituellement aux écrivains : Pourquoi écrivez-vous ? à laquelle les plus authentiques sont bien incapables de répondre.

Mais un ouvrage tel que celui de Miguel Ángel Vega est une mine pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des cultures. Comment se fait l'appro-

priation de l'autre ? En quoi, paradoxalement, participe-t-elle de l'identité nationale, et comment, en fait, la constitue-t-elle ? Le texte n'est pas seulement naturalisé, il est nationalisé. Et le processus va si loin qu'il peut influencer sur le texte original. Car la langue littéraire est un artifice et ses règles sont universelles.

Il est bon de savoir dans quel chañon d'une pratique vieille comme le monde (tout récit est déjà une traduction) nous nous situons et il est bon également de savoir ce qui s'est dit sur la traduction et les traducteurs, dont le statut a toujours été très fluctuant. Toutefois, c'est Peletier qui en 1555 en a le mieux décrit les traits récurrents : si on restitue correctement et fidèlement le texte original, on sera estimé pour en avoir donné un écho, pas pour autre chose, le texte premier recevant tous les honneurs ; si on s'exprime mal, il faudra endosser toutes les réprobations ; et si c'est notre patron qui s'exprime mal, on sera considéré comme homme ou femme de peu de jugement pour ne pas avoir choisi meilleur modèle. Lorsque les auteurs se laissent porter par leurs impulsions, les effets sont toujours cocasses. Ainsi Madame de Sévigné compare-t-elle les traducteurs à des domestiques chargés de porter un message de la part de leurs maîtres et qui disent exactement le contraire de ce qu'il leur a été demandé. Même son de cloche chez Madame de La Fayette.

La traduction littéraire est amenée à voguer, et viserait-elle un absolu, ce ne serait jamais que le *Pierre Ménard* de Jorge Luis Borges ; aussi, en dépit de ses pages admirables, notamment celles de Novalis ou de Walter Benjamin, le livre de Miguel Ángel Vega nous apprend surtout une chose : traduire, c'est selon.

André Gabastou